

LE SOMMAIRE DE LA LOI

Un pharisien, qui était docteur de la loi, posa à Jésus cette question, pour voir ce qu'il répondrait : « Maître, quel est, dans la loi, le plus grand commandement ? » Jésus lui dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. » Voilà le premier et le plus grand commandement ; en voici un second qui lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » De ces deux commandements dépendent toute la loi et les prophètes.

(Matth., XXII, 35-40.)

Mes chers frères, les paroles du Seigneur que j'ai choisies pour texte auront, je l'espère, cette fortune, assez rare dans ces temps de doute et de trouble, d'être reçues avec une docilité et une confiance égales par tous ceux qui m'entendent. Si diverses que puissent être nos vues sur d'autres matières, nous nous courbons tous sous la loi

d'amour que Jésus de Nazareth a donnée au monde ; nous prétendons et nous voulons tous être chrétiens selon le sommaire de la loi. Si l'on proposait de faire des deux articles du sommaire une profession de foi pour nos Églises, il n'y a, je pense, ni pasteur, ni laïque d'un esprit religieux qui fit difficulté d'y souscrire. Mais dès qu'il s'agit de déterminer la place que ce résumé de la morale chrétienne doit occuper dans l'ensemble de notre christianisme, on cesse de s'accorder ; ce malheureux esprit qui nous rend plus jaloux de discuter la vérité évangélique que de la pratiquer reprend son empire, et trouve dans le commandement même de l'amour un sujet et un prétexte de divisions. Les uns disent : Aimer Dieu et son prochain, c'est la loi et les prophètes, a dit Jésus-Christ ; c'est aussi tout le christianisme. Le christianisme est une morale, morale à la fois simple et sublime, qui s'impose d'elle-même à la raison et à la conscience. Quiconque s'applique à pratiquer cette morale est chrétien, quelles que soient d'ailleurs ses opinions sur les matières controversées de la religion, les doctrines et les faits surnaturels. D'autres répondent : Le sommaire de la loi, comme son nom l'indique, est un admirable et divin résumé, non de l'Évangile,

mais de la loi de Moïse. Comme cette loi elle-même, il est destiné à servir de pédagogue pour amener les âmes à Jésus-Christ, en excitant en elles, par la connaissance de leurs transgressions et de leur misère morale, le besoin de ce pardon, de cette justification qui ne s'obtient que par la foi en un Rédempteur crucifié. La doctrine du salut et du Sauveur, voilà l'essence du christianisme; le sommaire de la loi, le sermon sur la montagne n'en sont que la préface.

Pour nous, mes frères, nous rejetons l'opinion de ceux-là sans être satisfaits de la réponse de ceux-ci. Nous croyons qu'en dégagant ces deux grands commandements, enfouis dans la multitude des préceptes mosaïques, pour y montrer l'éternelle substance de la volonté divine à l'égard de l'homme, Jésus-Christ a fait une chose vraiment grande et nouvelle; que le sommaire de la loi fait partie intégrante de l'Évangile; que la morale chrétienne, qui y est résumée, n'est pas moins originale que la doctrine chrétienne et, si les gens du monde y réfléchissaient et la prenaient au sérieux, leur paraîtrait tout autant un paradoxe et une folie. Mais nous croyons en même temps que le paradoxe de la morale implique le paradoxe de la doc-

trine; qu'on ne saurait isoler le sommaire de la loi du reste de l'Évangile sans une singulière inconséquence; qu'il suffit au contraire de l'envisager de près, de chercher où il conduit et sur quels fondements il repose, de le traduire, pour ainsi dire, du mode impératif dans le mode indicatif, pour être amené à reconnaître la nécessité, la réalité, le prix immense de la révélation chrétienne tout entière. C'est à établir cette double vérité que sera consacrée notre méditation de ce jour. D'abord, considérant le sommaire de la loi en lui-même, nous y découvrirons les traits essentiels et distinctifs de la morale chrétienne. Puis, recherchant les bases et les conséquences de cette morale, nous tâcherons de montrer les liens étroits qui la rattachent à la doctrine évangélique. Obligés de traiter en quelques moments une matière aussi étendue, nous comptons sur votre bienveillante et sérieuse attention.

I

Ce qui me frappe d'abord dans la morale du sommaire de la loi, c'est que c'est une morale *positive*. Jésus-Christ ne dit pas : « Tu ne haïras

point », mais : « Tu aimeras ». Ce premier trait suffirait à distinguer la morale chrétienne de la plupart des autres morales. La morale de l'homme enfant est négative : « Tu ne mangeras pas de ce fruit. » Sa volonté, qui se porte avec ardeur vers l'objet de sa convoitise, se heurte contre le précepte divin comme contre un obstacle; si elle passe outre, la voix intérieure et quelquefois le châtiment extérieur l'avertissent qu'elle est dans le désordre. S'abstenir de ce qui est défendu, c'est alors toute la vertu. La morale des païens était négative : pour eux, l'homme sage était celui qui ne se laissait pas entraîner par la passion à franchir les bornes éternelles de la justice, ni enivrer par l'orgueil de la prospérité jusqu'à mépriser les dieux. La morale divinement enseignée au peuple élu, quoiqu'elle contienne des préceptes qui devancent l'Évangile, entre autres ceux-là même dont Jésus a fait le sommaire de la loi, était essentiellement négative : presque tous les commandements du Décalogue sont des prohibitions; les rabbins ont pris la peine de compter dans la loi entière cent treize commandements positifs et jusqu'à trois cent soixante-cinq négatifs; ce qui est plus digne de remarque, c'est que, dans la langue de l'Ancien Testament,

le méchant, le pécheur, est toujours un homme qui, par quelque transgression manifeste et éclatante, s'est élevé contre la loi de Dieu. La morale courante encore aujourd'hui dans le monde, la morale des honnêtes gens, comme on dit, est presque purement négative; vous aurez satisfait à toutes ses exigences pourvu que vous évitiez de poursuivre vos propres intérêts jusqu'à léser le droit d'autrui, et qu'à une certaine modération dans la recherche du plaisir vous ajoutiez une facile mesure de bienveillance. Tout autre est l'esprit de la morale chrétienne. Avec Jésus, elle dit : « Quiconque n'est pas pour moi est contre moi ¹ »; ce n'est pas toujours le pécheur scandaleux qu'elle condamne, c'est plus souvent le serviteur infidèle qui a enfoui son talent, le riche qui a laissé le pauvre languir à sa porte, l'égoïste qui n'a pas visité, secouru, consolé les membres souffrants de Jésus-Christ. Avec l'apôtre Jacques, elle affirme que le péché consiste surtout à omettre le bien que l'on peut faire ². Avec le Dante, elle relègue à l'entrée des enfers le groupe vulgaire des âmes qui n'ont fait ni le bien ni le mal. Elle pose en principe que Dieu a sur

1. Matth., XII, 30.

2. Jacq., IV, 17.

l'âme humaine des droits absolus; que l'homme n'est pas né pour être servi ni pour se servir lui-même, mais pour servir Dieu en servant ses frères, et que celui qui se dérobe à cette vocation sainte demeure dans la mort et sous la condamnation. Cette morale, mon cher auditeur, cette morale positive est-elle la vôtre? Est-ce ainsi que vous avez compris le devoir et la vie? Êtes-vous partout et à toute heure possédé par le sentiment d'une tâche divine à accomplir? La loi de Dieu est-elle pour vous une lumière ou une gêne, un guide ou un obstacle, un aiguillon ou un frein? Êtes-vous l'enfant qui dit : « Comment ferai-je pour accomplir la volonté de mon père? » ou l'esclave qui se demande : « Jusqu'où puis-je suivre le désir de mon cœur sans offenser et irriter mon maître? » Êtes-vous le chrétien qui court vers le but, la perfection, croyant n'avoir rien fait tant qu'il lui reste quelque chose à faire, ou le pharisien qui s'applaudit en lui-même parce qu'il n'est pas ravisseur, injuste, adultère, comme le reste des hommes? Si la seconde alternative était la vraie, vous n'auriez pas encore fait le premier pas dans la voie étroite; votre christianisme ne serait pas celui du sommaire de la loi.

J'ai dit que la morale chrétienne est positive; j'ajoute qu'elle est intérieure ou *spirituelle*. Car elle ne dit pas : « Tu feras », mais : « Tu aimeras ». Elle ne se contente pas de l'homme extérieur, elle prétend dominer non seulement sur les intentions de notre volonté, mais sur ce qu'il y a de plus capricieux et de plus indocile au monde, les impressions et les mouvements de nos cœurs.

Ce nouveau trait est, encore plus que le précédent, particulier à la morale chrétienne. La loi de Moïse, prise à la lettre, paraissait en général ne condamner que l'acte mauvais; la loi de Jésus-Christ pénètre le cœur comme un glaive et frappe le mal à la racine; c'est le contraste qui remplit une grande partie du sermon sur la montagne. La morale des philosophes, à son tour, ne va guère au delà de l'extérieur. Par exemple, selon la morale philosophique, le sage qui, gravement offensé, est parvenu à cacher et à maîtriser sa colère, mérite d'être cité comme un modèle de grandeur d'âme; dans de semblables circonstances, un chrétien, tout en rendant grâces à Dieu, qui ne l'a pas abandonné entièrement à la tentation, s'humiliera devant son Père céleste; car il a éprouvé un sentiment coupable et il a presque été meurtrier de son frère

dans son cœur. Selon la morale philosophique, l'homme qui meurt pour une noble cause est toujours un héros et un martyr ; avant de le couronner et même de l'approuver, la morale chrétienne lui demandera compte de ses motifs ; car s'il eût agi par vaine gloire, son action lui rapporterait encore plus de honte devant Dieu que d'honneur devant les hommes. En un mot, le but où la plus haute sagesse humaine nous enseigne à tendre est la vertu, c'est-à-dire un état où l'âme soumet ses passions au contrôle de la raison et sacrifie le plaisir au devoir : l'objet des préceptes et des promesses de l'évangile est la sainteté, c'est-à-dire un état où les passions mauvaises sont, non plus réprimées, mais supprimées ; où l'enfant de Dieu fait le bien avec simplicité et avec joie, comme le bon arbre porte de bons fruits ; où il devient imitateur de la perfection et de la liberté de son Père céleste. C'est ici, mes frères, que vous reconnaîtrez que la morale chrétienne est bien, comme je le disais au commencement, un paradoxe pour le cœur de l'homme. O Dieu, tu veux que mon cœur et ma pensée soient à toi : puis-je donc penser et sentir à volonté ? Tu me commandes de t'aimer de toute mon âme et d'aimer mon prochain comme moi-même : est-il en

mon pouvoir d'aimer ainsi un Dieu que je connais si peu ou tel de mes semblables que je connais trop bien? Tu dis : « Que la paix règne dans vos cœurs ¹ » ; suis-je le maître de chasser de mon cœur le doute, la crainte, l'inquiétude? Tu m'ordonnes d'être toujours joyeux : comment me forcer à la joie quand la désolation est dans mon cœur et le deuil dans ma maison? Étonnez-vous tant que vous voudrez ; pour le moment, je ne justifie pas la morale chrétienne, je l'expose, et j'affirme, sans crainte d'être contredit, que toute la loi, selon Jésus-Christ, résidant dans l'amour, tout acte qui ne procède pas d'un saint amour est une violation de la loi. Puis je vous demande une seconde fois : Cette morale, cette morale spirituelle est-elle la vôtre? Non contents de conserver les apparences d'une conduite irréprochable, êtes-vous jaloux d'ôter de votre cœur tout ce qui trouble votre communion avec Dieu? Non contents de publier que le christianisme consiste dans l'amour de Dieu et du prochain, aimez-vous Dieu et votre prochain? Et si vous ne pouvez aimer parfaitement, tendez-vous du moins à la perfection de l'amour,

1. Col., III. 15.

vous repentez-vous d'un manque d'amour comme d'une offense envers Dieu, invoquez-vous cet esprit d'amour qui descend en nous du ciel et du cœur déchiré de Jésus-Christ? Si vous étiez étrangers à ces expériences, à ces efforts, à ces douleurs, à ces prières, vous n'auriez pas encore fait le premier pas dans la voie étroite, votre christianisme ne serait pas celui du sommaire de la loi.

Considérant de plus près les sentiments que commande le sommaire de la loi, à savoir un amour absolu pour Dieu, un amour pour le prochain égal à celui que chacun a pour soi-même, j'arrive à caractériser mieux encore la morale chrétienne en l'appelant une morale d'*enthousiasme*, je veux dire une morale qui suppose et commande l'enthousiasme. Ce que j'appelle enthousiasme, ce n'est pas, vous le pensez bien, une exaltation malade et déréglée, c'est une ardeur généreuse qui élève l'homme au-dessus de lui-même et qui multiplie ses forces en portant toutes ses pensées et ses volontés vers un seul objet. Ainsi la science, la poésie, les beaux-arts, les affections du cœur, ont leur enthousiasme. Chacun de nous, à son heure et à sa manière, a été enthousiaste. Mais rien ne mérite autant le nom d'en-

thousiasme que ce double et saint amour qui, s'éveillant au contact de la personne de Jésus-Christ, en qui la divinité et l'humanité se révèlent, embrasse à la fois Dieu et les hommes. C'est le feu que le Sauveur est venu allumer sur la terre. L'amour ou l'enthousiasme est, selon Jésus-Christ, le premier devoir du chrétien et celui qui seul le rend capable de remplir les autres. Pour vous en convaincre, passez en revue les préceptes favoris de Jésus-Christ, si j'ose ainsi parler : pardonner jusqu'à septante fois sept fois, rendre l'amour pour la haine et la prière pour la persécution, conquérir le monde à la foi, tout quitter pour suivre le Maître, tressaillir de joie parmi des souffrances endurées pour la justice, rien de tout cela se peut-il faire avec un cœur froid? ne faut-il pas que Jésus ait compté qu'un saint enthousiasme serait l'état normal et habituel de ses disciples? Mais, quoi! l'attente de Jésus a-t-elle été trompée? Le Nouveau Testament tout entier ne respire-t-il pas cet enthousiasme dans ses récits et dans ses enseignements? Ne l'entendez-vous pas éclater sur les lèvres des premiers chrétiens en langues nouvelles et magnifiques? Ne le voyez-vous pas à l'œuvre dans la vie intérieure et le merveilleux

développement de l'Église de Jérusalem, dans les voyages et les travaux d'un saint Paul? Ne le discernerez-vous pas aussi bien sous la dialectique serrée de ce grand apôtre, parfois interrompue par des élans d'adoration, que sous les vives exhortations d'un Jacques ou d'un Pierre, sous la sérénité et la tendresse des épîtres de Jean? Et ne croyez pas que cette flamme divine se soit éteinte sous les cendres du dernier apôtre. Chaque fois que l'Esprit de Dieu est venu visiter et ranimer l'Église, il a produit des hommes extraordinaires par l'ardeur de leur foi, de leur espérance et de leur amour; le réveil religieux du dix-neuvième siècle en a fourni des exemples aussi bien que la Réforme du seizième. Il faut l'avouer, toutefois : trop souvent, par la faute de l'homme, à ces temps de bénédictions succèdent des jours d'affaissement et de langueur, où la charité de plusieurs se refroidit; où l'amour de Dieu ne paraît plus s'exprimer que par un culte plus correct que vivant et l'amour du prochain que par le jeu régulier de quelques institutions philanthropiques; où, la foi diminuant en même temps que l'amour, il paraît superflu à plusieurs de chercher à une vie chrétienne réduite à des proportions si terrestres une cause surnaturelle; où

des chrétiens dégénérés, rabaissant les textes sacrés à la mesure de leur expérience appauvrie, se figurent volontiers que l'amour de Dieu ne signifie pas autre chose que le respect de ses commandements et que l'amour du prochain n'est rien de plus qu'un juste égard à ses intérêts et à ses droits. Mais l'infidélité de l'homme ne saurait obscurcir le sens évident de la parole de Dieu. Aimer, c'est aimer; aimer de toute son âme, aimer comme soi-même, c'est aimer du plus grand amour dont le cœur humain soit capable. Cette morale de Jésus, cette morale d'enthousiasme, est-elle la vôtre, mon frère? Éprouvez-vous pour la gloire de Dieu et pour le bien de vos frères une passion sainte, semblable par son ardeur aux passions qui jadis vous égaraient, mais plus forte encore en même temps que plus pure? Êtes-vous mécontent de vous-même, avide de vous abreuver aux sources vives de la grâce, quand votre cœur, appesanti par les soucis de la terre, a cessé un moment de battre pour les choses de Dieu? Si ces sentiments n'étaient pas les vôtres, vous n'auriez pas fait le premier pas dans la voie étroite, votre christianisme ne serait pas celui du sommaire de la loi.

Je ne puis qu'indiquer un dernier caractère de

la morale chrétienne, c'est qu'elle unit et fond ensemble, pour ainsi dire, les devoirs envers Dieu et les devoirs envers nos semblables, la piété et la charité. Au premier abord, il semble qu'il y ait contradiction entre les deux commandements du sommaire de la loi. Car si j'aime Dieu de toute ma pensée et de toutes mes forces, que restera-t-il pour mon prochain ? Et si j'aime mon prochain de cet amour infatigable et sans bornes que je me porte naturellement à moi-même, comment réserver tout mon cœur à Dieu ? Il n'y a qu'une solution à cette difficulté : c'est d'admettre que le véritable amour de Dieu et un saint amour du prochain ne sauraient se partager et se disputer le cœur de l'homme ; que chacun d'eux le possède tout entier ; que ces deux sentiments, n'étant que deux manifestations d'une même vie, se couvrent et se confondent en quelque sorte, règnent de concert et se soutiennent l'un par l'autre, l'amour de Dieu se traduisant par l'amour du prochain et l'amour du prochain reposant sur l'amour de Dieu. Telle est en effet la pensée chrétienne ; vous ne la trouverez dans aucune autre morale. Ainsi, plus ces deux amours seront étroitement liés l'un à l'autre dans nos cœurs ; plus notre religion sera

charitable et notre charité religieuse; plus chacune de nos œuvres aura pour inspiration et pour but à la fois l'avancement du règne de Dieu et le bien de notre prochain, plus aussi nous serons entrés dans le véritable esprit de la morale évangélique. Au contraire, si quelqu'un de nous effaçait l'une des deux obligations fondamentales ou les séparait l'une de l'autre, s'il joignait à une religion sans vertu sanctifiante une morale sans sève religieuse, s'il était ou de ces faux dévots qui n'aiment pas leur frère qu'ils voient et prétendent aimer Dieu qu'ils ne voient point, ou de ces mondains qui pensent que l'honnêteté et la bienfaisance composent tout le devoir de l'homme et que Dieu ne saurait être l'objet d'un sentiment tel que l'amour, cet homme serait encore étranger à l'esprit de l'Évangile, il n'aurait pas fait le premier pas dans la voie étroite et son christianisme n'aurait rien de commun avec celui du sommaire de la loi.

II

Telle étant la morale de Jésus-Christ, la morale vraie, je demande maintenant : Quelle doctrine reli-

gieuse est impliquée ou réclamée par cette morale? En effet, toute morale suppose évidemment une doctrine, nos obligations dérivant à la fois de notre propre nature, et de celle de l'Être envers qui nous sommes obligés. Je ne m'arrête pas à montrer que la morale chrétienne a pour fondement ces vérités religieuses générales qui composent ce qu'on nomme tantôt la religion naturelle, tantôt le théisme ou le spiritualisme chrétien. Dieu, le Dieu unique, vivant, vrai, personnel, souverainement digne d'amour par ses perfections autant que par ses bienfaits; ce Dieu des cieux et de la terre étant d'une manière plus spéciale le Dieu de l'homme, qu'il a fait son image; ce même Dieu, — tout à la fois le Dieu de nos consciences, puisqu'il nous commande avec une autorité absolue, et le Dieu de nos cœurs, puisque ce qu'il nous commande, c'est l'amour, — appelant l'homme à entrer avec lui par l'obéissance et par l'amour dans une relation tout à la fois infiniment respectueuse et infiniment tendre; l'homme étant à son tour une personne morale, douée d'une liberté que Dieu même respecte, puisqu'il ne la veut point contraindre, mais n'ayant reçu cette merveilleuse faculté de disposer de soi-même que pour se don-

ner soi-même à Dieu et à ses semblables et trouver, dans cette abnégation suprême, la suprême félicité; tous les hommes égaux en droits et en devoirs et frères les uns des autres, parce qu'ils sont les enfants d'un même Père : voilà des vérités que l'examen le plus superficiel du sommaire de la loi suffit à y découvrir. Ces vérités nous sont chères et sacrées; elles constituent le patrimoine spirituel du monde chrétien; ceux qui les attaquent ne savent ce qu'ils font, et ceux qui les défendent, sous quelque drapeau qu'ils combattent, ne nous paraissent pas éloignés du royaume de Dieu. Mais ces autres vérités plus contestées, qu'on désigne plus spécialement sous le nom de doctrines évangéliques, sont-elles donc étrangères au sommaire de la loi? Vous allez en juger.

Le christianisme n'a pas autant changé qu'on le dit à travers les âges. Aujourd'hui, comme au temps de Pascal et comme au temps de saint Paul, la doctrine évangélique consiste essentiellement dans l'affirmation de deux faits : un fait humain qu'elle constate et qu'elle découvre, le péché; un fait divin qu'elle apporte et qu'elle révèle, la rédemption par Jésus-Christ. Or je dis que le sommaire de la loi, mis en regard de l'expérience et des besoins

de l'homme, montre à quiconque a des yeux pour voir, la réalité et la gravité du péché, la nécessité de la rédemption.

Qu'est-ce en premier lieu que le péché? Est-ce seulement une imperfection, une faiblesse ou un désordre mortel? Est-ce le vice de quelques âmes égarées, ou le mal universel et radical de la nature humaine? — Comme le péché est en tous cas la transgression d'une loi, la réponse aux questions que je viens de poser dépend en grande partie du caractère de la loi devant laquelle je me place et par laquelle je me juge. Si je n'ai d'autres règles de mes appréciations que l'opinion et les maximes du siècle, il me sera facile de satisfaire à une loi que l'homme pécheur a commencé par rabaisser à sa mesure. Si je ne connais que le Décalogue, et si je m'arrête à la lettre et à l'écorce des commandements qu'il renferme, il me sera possible encore de me figurer orgueilleusement, à l'exemple du jeune riche de l'Évangile, que j'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse. Mais si ma morale est celle du sommaire de la loi, qu'il sera différent, ô mon Dieu, le jugement que je serai contraint de porter sur moi-même! Comment subsisterai-je devant cette loi si complète dans sa brièveté, si

sévère dans sa douceur? Quoi! mon devoir était donc d'aimer Dieu de toute mon âme et mon prochain comme moi-même, et tout ce qui n'a pas été accomplissement de ce double précepte est péché?... Mais, à ce compte, où le péché n'est-il point? Comment trouver dans mon passé tout entier un seul moment, une seule pensée vraiment agréables à Dieu? Avec quelle confusion je reconnais que le péché a infecté tout mon être et que les sources mêmes de ma vie sont empoisonnées! Aimer Dieu de toute votre âme et de toute votre pensée... l'avez-vous essayé, mon cher frère? Ah! si vous l'avez tenté sérieusement et avec persévérance, vous aurez rencontré en vous-même des résistances qui vous auront révélé le fond de votre cœur. Vous aurez éprouvé que les choses de Dieu ne vous inspiraient qu'un attrait médiocre; que l'indifférence pour Dieu, je n'ose pas dire l'aversion pour sa volonté sainte, est devenue plus naturelle au cœur dégénéré de l'homme que l'amour de Dieu. Vous aurez vu chacune des perfections de Dieu, qui devait concourir à vous le rendre aimable, vous rendre au contraire l'amour de Dieu plus difficile en manifestant un nouveau contraste entre Dieu et vous. Dieu est esprit, et je suis

charnel; mes pensées, mes affections surtout, dépendent singulièrement des impressions de mes sens. Comment aimer un Dieu que je ne vois point, un Dieu dont le caractère et l'existence même flottent pour moi dans le vague et qui ne se révèle qu'intérieurement aux cœurs purs? Dieu est saint, et je suis pécheur : plus d'un remords secret me tourmente. Comment aimer un Dieu dont j'ai mérité la condamnation et avec qui je ne suis point en paix? Dieu est miséricordieux sans doute, mais insondable dans ses voies; il est patient, puisqu'il est éternel; pour moi, les douleurs ou les joies de la vie présente me possèdent tout entier. Comment aimer un Dieu dont le soleil consume aussi bien qu'il réchauffe, dont les pluies tour à tour fécondent et ravagent, dont la main retire les dons qu'elle a faits et brise les liens qu'elle a formés? Craindre, adorer, obéir, je le puis à quelque degré; mais aimer Dieu, l'aimer au sens vrai de ce mot, le plus simple et le plus profond de tous... Ah! je comprends cette sentence d'un philosophe païen : Il est impossible d'aimer Dieu! Ne pouvais-tu donc, ô Jésus, abaisser d'un degré ses exigences? demande à l'homme de s'assujettir la terre et de mesurer les cieux; demande-lui de murmurer de

longues prières, de coller son front humilié à la pierre glacée, de déchirer sa chair avec la verge et de livrer son corps pour être brûlé, mais ne lui demande pas de donner son cœur à Dieu!... Mes frères, ce vœu que je formais est chimérique, injuste, impie; la morale de Jésus, la morale de l'amour est la seule vraie, la seule digne de Dieu et de l'homme même. Mais, alors, que faut-il penser d'une volonté si profondément rebelle à une loi si juste? que penser d'un être qui a tout reçu de Dieu, et à qui rien au monde n'est plus difficile, plus impossible que d'aimer Dieu? que penser de lui, si ce n'est qu'il est dans le désordre, qu'il a renié sa vraie nature, qu'il est en danger de se perdre lui-même?

Si nous paraissions avoir mieux observé le second commandement, ce n'est qu'une apparence. En effet, nos affections d'instinct ou de choix ne sont pas même un accomplissement partiel du divin précepte : les péagers même, disait Jésus, n'en font-ils pas autant? Aimer notre prochain, c'est aimer l'homme en tout homme, même chez ceux que nous sommes portés à considérer comme indifférents ou comme ennemis; aimer notre prochain comme nous-même, c'est l'aimer d'un amour ardent, sincère, diligent, ingénieux, patient, inépu-

sable; aimer comme le veut Jésus, c'est aimer selon l'esprit de Jésus, d'un amour saint, jaloux avant tout du bien spirituel de ceux qu'il aime, et prêt à donner sa vie pour leur salut. Or, mes frères, étant ce que nous sommes, si exclusifs dans nos sympathies, si sévères pour ceux qui nous déplaisent; si prompts à apercevoir et à défendre nos propres intérêts, si lents à reconnaître le droit d'autrui; si touchés de nos propres maux, si vite consolés de ceux des autres; si sensibles aux moindres blessures faites à notre amour-propre; si facilement lassés de faire le bien et de sacrifier quelque chose pour nos semblables; si habiles à chercher notre propre avantage alors même que nous paraissions le plus désintéressés, et à nous payer en orgueil en attendant que l'on nous paye en louanges : quand avons-nous pratiqué l'amour chrétien du prochain ? quand avons-nous seulement compris ce devoir dans toute son étendue et aspiré de toutes nos forces à l'accomplir ? Cet égoïsme subtil et opiniâtre, qui fait le fond de notre nature, n'est-il qu'une imperfection dont l'éducation et la culture des mœurs triomphent par degrés ? Mieux dissimulé et plus intelligent, je le veux, l'égoïsme est-il moindre en réalité chez l'homme que chez

l'enfant, chez l'homme du dix-neuvième siècle que chez l'homme du dixième? Ou bien l'égoïsme n'est-il qu'une faiblesse dont un généreux effort suffise à nous affranchir? N'est-il pas vrai plutôt que notre volonté, capable de réprimer quelques manifestations extérieures du mal, est impuissante à réformer et à renouveler nos cœurs? Frères qui vous indignez du jugement sévère que l'Écriture sainte porte sur la nature humaine, ah! je vous le dis encore, prenez au sérieux cette morale évangélique que vous admirez; gravissez par la pensée les hauteurs lumineuses de la loi parfaite, et vous serez effrayés de voir combien les hommes sont petits, dans quelles basses régions ils vivent, dans quelles ténèbres morales ils se meuvent. Vous ne ferez plus de difficulté de dire avec saint Paul : « Il n'y a point de distinction, parce que tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu ¹. » Efforcez-vous en vérité de devenir semblables à Jésus-Christ, de soumettre tout votre être à la loi de l'amour, et bientôt, convaincus de l'empire odieux que la loi des membres exerce sur l'esprit, brisés, humiliés, mais éclairés aussi

1. Rom., III, 23-24.

par vos luttes stériles et vos chutes multipliées, vous vous écrierez avec le même apôtre : « Misérable que je suis ! qui me délivrera ? »

Ce cri ne peut rester sans réponse, ce profond besoin de l'âme sans satisfaction : le sommaire de la loi lui-même nous en assure. Car Jésus, le juste et charitable Jésus, n'a pu se proposer comme dernière fin de son enseignement et de son œuvre de désespérer l'homme en lui proposant un but dont il lui serait à jamais impossible d'approcher. S'il nous montre l'inaccessible sommet de la perfection et nous ordonne d'y atteindre, c'est qu'il veut et qu'il peut nous donner des ailes. S'il nous impose une tâche hors de toute proportion avec les forces humaines, c'est qu'il nous apporte des forces divines. S'il nous commande, à nous que l'égoïsme asservit, d'aimer Dieu de tout notre cœur et notre prochain comme nous-même, c'est qu'il nous fournit aussi quelque motif d'aimer nouveau et extraordinaire. Quel peut être ce motif ? L'amour seul provoque et engendre l'amour ; la source de l'amour humain ne peut être qu'une manifestation de l'amour divin ; une morale dont l'article

1. Rom., VII, 24.

fondamental est : « Tu aimeras Dieu » doit reposer sur une doctrine qui se résume en ceci : « Dieu t'aime ». Il me semble en outre que l'examen que nous avons fait des résistances que le cœur naturel de l'homme oppose à la loi parfaite, nous permet de pressentir quelques-uns des caractères de cette manifestation de l'amour de Dieu qui seule en pourra triompher. Une simple assurance, une parole, si divine fût-elle, n'y suffirait pas; pour produire ce miracle moral, le renouvellement du cœur de l'homme, il ne faudra rien moins qu'un autre miracle, un fait qui soit au-dessus de tout ce que l'esprit de l'homme peut prévoir et de tout ce que la nature peut fournir. Nous ne pouvions pas aimer Dieu, avons-nous dit, parce que Dieu était invisible; il faudra donc que Dieu devienne visible; que ses éternelles perfections éclatent à nos yeux; qu'il paraisse sur la terre un être semblable à nous, pour que nous puissions l'aimer et le comprendre, et qui pourtant puisse dire : « Celui qui m'a vu, a vu Dieu ». Nous ne pouvions pas aimer Dieu, parce que Dieu est juste et saint et que nous sommes pécheurs; il faudra donc, non pas sans doute que Dieu cesse d'être juste et saint — le supposer serait un blasphème — mais, au contraire, que, sans que sa sainteté soit

obscurcie, nous puissions nous confier sans réserve en sa miséricorde ; qu'une réconciliation soit accomplie, qu'une justice nous soit accordée, qui nous permette de nous approcher sans crainte, tout indignes et impurs que nous sommes, du Père des lumières et du Juge suprême. Nous ne pouvons pas aimer Dieu, parce que dans ses dispensations la sévérité se mêle à la bonté et que dans la nature son amour se cache sous les apparences de la fatalité ; il faudra donc que sur un point du monde et de l'histoire, l'amour de Dieu paraisse tout seul et avec un invincible éclat ; et comme il est dans la nature de l'homme de mesurer la grandeur de l'amour aux sacrifices qu'il s'impose, il faudra que l'amour divin lui-même, si étrange que cela paraisse, se manifeste par le sacrifice, et par un sacrifice digne de Dieu ! Nous ne pouvons pas aimer Dieu, parce que l'amour de nous-même remplissait notre cœur ; il faudra donc que cet amour inné que nous nous portons à nous-même soit satisfait dans ce qu'il a de légitime pour être vaincu dans ce qu'il a d'injuste et d'impie, et que délivrée par un don immense et une promesse certaine, de l'inquiétude qu'elle nourrissait secrètement touchant sa propre destinée, l'âme humaine soit par là

rendue capable de sortir d'elle-même et de se répandre en charité. Il faudra enfin que cette même manifestation de l'amour divin qui m'apprendra à aimer le Père m'apprenne aussi à aimer les frères, et que par elle tout homme me devienne cher et sacré. Si vous ne connaissez pas cette révélation suprême de l'amour de Dieu après laquelle mon cœur et ma conscience soupirent; si, en m'éclairant sur mes devoirs, vous ne m'enseignez pas le secret et ne me communiquez pas la force de les accomplir, épargnez-moi, par pitié, votre morale sublime et impraticable; ou plutôt enseignez-la-moi pourtant, car après tout elle est vraie, et, quoi qu'il en coûte, je ne veux ignorer volontairement aucune vérité; mais ne prétendez pas que votre religion sans révélation et sans vertu surnaturelle, que votre christianisme sans rédemption suffise à mon âme; car le dernier mot en serait un noble désespoir. Mais si l'Évangile tel que Dieu nous l'a donné et qu'il nous est venu du ciel contient tout ce que je réclame et même beaucoup au delà de ce que mon cœur naturel savait demander et penser; si ce docteur qui enseigne une morale si pure est en même temps le Fils de Dieu en qui j'adore et je contemple le Père, le Fils de l'Homme qui m'ap-

prend à respecter et à aimer l'humanité, le Rédempteur dont le sanglant sacrifice assure mon pardon et scelle entre le Dieu saint et le dernier des pécheurs une alliance nouvelle et indissoluble, l'ami toujours présent qui m'assiste dans mes tentations et déploie la puissance de son Esprit dans mon infirmité, ah! de grâce, ne divisez pas Jésus-Christ, ne déchirez pas l'Évangile, n'en retranchez pas la moitié la plus nécessaire et la mieux appropriée à ma faiblesse; en m'invitant à courir vers le but, ne commencez pas par supprimer le chemin; ou si vous le faites, souffrez que je me détourne de votre étroite et désolante sagesse pour retourner à Celui qui est le chemin, la vérité et la vie!

Oui, mes frères, Jésus-Christ ne peut être divisé : que la conviction vivante et pratique de cette vérité soit pour nous le fruit de ce discours. Il nous présente d'une part une loi parfaite et un saint exemple, de l'autre le pardon et la paix avec Dieu par sa croix; et il est impossible d'accepter sérieusement et jusqu'au bout l'une de ces deux parts de l'Évangile sans recevoir aussi l'autre. A ceux qui se contentent de la grâce sans la loi, et qui, heureux d'espérer la félicité du ciel comme fruit des souffrances de Jésus-Christ, n'éprouvent aucune soif de

sainteté et ne font rien d'extraordinaire pour le Sauveur; à ceux surtout qui, tout en croyant à l'amour gratuit du Père et à la rédemption opérée par le Fils, ne montreraient qu'une sympathie tiède, intermittente, bientôt épuisée, à ces petits, à ces pauvres, à ces malheureux dans la personne desquels Jésus-Christ lui-même les sollicite et leur tend les bras, nous dirons : Vous n'avez pas compris la grâce; si votre cœur s'était véritablement ouvert à l'amour de Dieu en Jésus-Christ, vous seriez intérieurement pressé de ne plus vivre pour vous-même, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour vous. A ceux qui ne veulent que la loi sans la grâce, et qui se flattent de poursuivre l'idéal sublime que Jésus-Christ propose sans avoir cherché la paix et la force au pied de sa croix, nous dirons : Vous n'avez pas compris la morale évangélique; si elle eût illuminé vos consciences de sa clarté, elle vous aurait montré votre culpabilité et votre impuissance, et vous aurait attirés vers le Rédempteur. Recevons donc Jésus-Christ tout entier, et dès aujourd'hui. Que la loi, en nous découvrant ce que nous sommes devant Dieu, excite et renouvelle constamment en nous le besoin de la grâce; que la grâce, en nous révélant ce que Dieu a fait pour nous,

nous ramène à une pratique toujours plus fidèle et plus évangélique de la loi. Rendons grâces à Dieu de ce qu'il nous a donné cette loi parfaite que le sommaire de la loi résume; mais rendons-lui grâces surtout de ce que le sommaire de la loi trouve le complément qu'il réclame dans ces paroles du disciple bien-aimé : « Nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier. Nous avons connu ce que c'est que l'amour, en ce que Jésus-Christ a mis sa vie pour nous; nous sommes donc aussi obligés à mettre notre vie pour nos frères ¹. »

Amen.

1. I Jean, IV, 19; III, 16.

11 septembre 1867.